

Jean Grosjean

La Gloire

précédé de Apocalypse,
Hiver et Elégies



Préface de Pierre Oster

nrf

Poésie / Gallimard

COLLECTION POÉSIE

JEAN GROSJEAN

La Gloire

PRÉCÉDÉ DE
Apocalypse
Hiver
ET
Elégies

PRÉFACE
DE PIERRE OSTER

The logo for the publishing house NRF (Nouvelle Revue Française), consisting of the lowercase letters 'nrf' in a stylized, cursive script.

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.*

© *Éditions Gallimard*
1962 pour Apocalypse
1964 pour Hiver
1967 pour Elégies
1969 pour la préface et La Gloire

PRÉFACE

REPAYSEMENT

Il nous est demandé d'introduire le lecteur un peu attentif et nouveau à une œuvre déjà considérable et singulièrement efficace. Nous y travaillerons avec le sentiment constant de notre insuffisance, tant il est vrai qu'une culture classique et quelque curiosité ne ménagent pas un accès assez large à l'originale théologie du langage qui, faisant le fond de la pensée de Jean Grosjean, assure à sa poésie une grandeur propre. Rien jamais ne remplacera l'intime connaissance qu'un homme de son espèce et de sa taille peut avoir de l'univers biblique et du Livre lui-même, de cet Orient proche et lointain qui, à la faveur d'un paysage, fut le lieu d'une apparition et d'un dialogue. Oui, certains, au nombre desquels nous ne nous rangeons nullement, campent encore aux pentes du Sinâï. Ils ne quitteront pas de sitôt les douze tribus, dût une exigence supérieure les engager un à un plus au sud, près des portes où retentira tardivement la voix d'un prophète attaché à l'Unité sans figure. L'état de symbiose où vécurent là-bas les deux peuples de Dieu dessinait à coup sûr la plus heureuse de toutes les possibilités de développement culturel et moral qui furent offertes aux riverains de la Méditerranée. Le drame dont nous nous trouvons

spectateurs nous rejette dans une manière de néant domma-geable à tous. La meilleure chance de civilisation profonde, pour nous autres Francs, venus d'ailleurs et toujours en quête d'un établissement, d'un village, tient ou tenait à l'union des musulmans et des juifs. Voilà des siècles que l'échec se prépare. Cinquante ans qu'il est quasiment consommé. Voilà pourquoi aussi, si l'on veut bien accepter de remonter en esprit le cours des temps, nous avons tendu une oreille barbare du côté des Athéniens qui, dans les jardins d'Académos, inutilement géométrisent, ou rallié des assemblées pieuses qui rabaisent la Parole au niveau de la Loi. Voilà pourquoi, enfin, puisque nos protecteurs dans les forêts se sont éteints, que le Jupiter révééré des légionnaires ne tonne plus, nous souffrons sensiblement jusque dans notre corps de l'ignorance où nous sommes de nos origines et de nos vérités.

Jean Grosjean, quant à lui, tout marqué qu'il est par une magnifique appartenance au sol commun, naquit une seconde fois d'aventure entre la mer et Damas. Il conserve sur nous cet avantage et, par sa seule et active présence, nous accompagne ou nous précède sur les chemins d'une patrie. Capable de dire le déroulement du Livre et la geste intemporelle de ceux-là qui jamais ne se seraient croisés, il fait le lien entre notre inquiétude et les dérisoires ouvrages qui pèsent de leur peu de poids sur nos tables. Il nous indique, à défaut d'une plus exaltante nourriture, les pages sur lesquelles il ne nous est pas interdit quelquefois de pencher notre demi-cécité. Il nous entraîne impérieusement à sa suite là où l'existence est revêtue d'un caractère historique et religieux tout ensemble. Il parle, et il y a quelque chose à écouter.

C'est un poète, en effet, pour qui cette intermittente et admirable production en nous d'un bruit plus ou moins intelligible et bon possède une valeur d'échange, touche à l'âme, et descend en ses abîmes. Dans une démarche de tout son être, grâce aux épreuves qui ne lui furent guère épargnées, parce qu'en lui n'est aucune séparation d'avec le réel, que la Terre sous ses couleurs ne lui est pas une idole, une image philosophique, mais bien le Visage même du Vivant qui l'a proférée « par excès », il exerce à notre place le pouvoir de rendre à la parole humaine le privilège constitutif dont elle ne cesse à notre insu d'être affreusement dessaisie. A peine se donne-t-il de garde de ne pas mésuser des richesses résonnantes qui lui sont accordées en partage. La profusion inimitable de la plainte ou de l'exultation divine l'emporte au-delà de notre habituelle avarice. Il puise à pleine bouche dans la « pauvreté » de ce « Seigneur » inaltérablement songeur et mobile et fécond qui, ayant déployé l'univers, ayant « cédé à l'exode », lui a dépêché son « fils », sous la forme justement, pour ne point le nommer (Jean Grosjean ne le nomme pas), du Christ nazaréen :

Je n'ai pu demeurer ni me taire...

De là une éternité de participation et de « malheur ». Le dieu, ayant parlé, pâtit. A aucun égard, et sauf par « illusion ou blasphème », on ne saurait le confondre (ou le comparer) à ce bien curieux Premier Moteur qu'Aristote, lorsqu'il ne se laissait pas chevaucher et fouetter par une Phyllis, construisait avec sa lourde délicatesse. Devinons tout au contraire en lui un être énigmatiquement douloureux, accessible à l'insidieuse multiplicité, et qui toujours s'interrogera. Le mal l'enveloppe, ou le menace.

Il lui souvient en fermant les yeux que l'économie de son entreprise à tout moment lui oppose une infranchissable question. Que sa hardiesse à lancer dans les espaces d'autres vivants que lui le met à jamais dans une difficulté fondamentale, qui se mesure à la beauté du « rien » :

Mon fils, moi ton dieu j'ai fait de toi le dieu du rien, la très chère clarté, un bruissant feuillage en pèlerinage par le monde.

Tout se nouera ainsi. Tout se dénoue dès l'aube avant l'arrivée des femmes au sépulcre : « Quelle brève nuit que la nuit éternelle... » Le Christ a gagné les Enfers. Il s'est heurté à ce « terme terrible » que représente dans la vision du poète « l'esprit », à cette abstraite limite du Langage et des différents langages où la procession (pour emprunter au lexique des théologiens de la Trinité non moins qu'aux traducteurs des Ennéades) doit immuablement s'achever. L'Hadès, le « rien », l'« infini réceptable », l'extrémité se change en une sorte de centre. Le retour du « fils » au Père, leur victoire, la totale conversion est comme soumise à travers les empires à un pérennel suspens. L'attente est l'épreuve capitale, que rompt déjà peut-être cette éclatante décision :

Non je ne te laisserai pas aux mains des nations et des tombes. Non tu ne dormiras pas à toujours dans les textes avec l'idée morte.

A ce « non » prodigieux, Jean Grosjean nous commande et nous donne d'assister. Par la vertu d'un art finement descriptif, avec une égale entente des choses figées ou jaillissantes qui composent autour de nous l'indivisible

tableau, l'auteur d'Apocalypse parvient à nous faire entrer dans la méditation qu'il consacre à la succession amoureuse des actes du dieu. Sa voix s'accommode à notre faiblesse. De la solitude première et créatrice à l'ultime dérélition de l'esprit, alors que nous ne savons voir à l'ordinaire que les petites variations des jours et l'oblique décours de la vie, elle établit dans le chant comme une région médiane et familière où affinités et correspondances sont en droit de jouer de nouveau. La lumière de la Palestine endormie se diffuse jusqu'au seuil humide d'une ferme. Le même coq que Pierre par trois fois a entendu se tait sur un fumier meusien. « C'est dimanche. » Nous retrouvons la pleine jouissance de notre lot. On ne nous avait écartés de l'univers que dans le dessein de nous le rendre orné d'une magnificence indiscernablement plus fragile et plus belle. Antiques et dissemblables, les saisons peuvent recommencer...

Il n'est donc que de lire avec le poète et dans l'épaisseur fragmentée de notre langage tout ce qui nous tient liés à la puissance originare. On pressent ici, exprimée avec une force continûment opérante et des accents plus que convaincants, une irrévocable détestation du contentement fallacieux des faux sages. Nul ne s'attache aux pas de Jean Grosjean qui ne se sente bientôt conduit d'une main ferme à passer outre, à en finir, dans la violence, avec la « fixité ». Rien ne lui est plus ennemi ou étranger que le goût que nous montrons d'un ordre stable et tutélaire. Un voyageur n'a que faire des autels :

Jamais le dieu ne sut n'être que Dieu.

L'article défini, dans son humble et paradoxale nécessité, prend sa plus haute valeur. Il fonde, en même temps que

sa souveraine indigence, la « gloire » du dieu infime qui, dans le mouvement par lequel il se propose à son regard, se connaît dans la réalité mouvante du Langage, du « fils », de la suprême Apparence : le dieu, auteur du monde, en est aussi le lecteur. Il se prononce ou se définit dans le texte tourmenté des choses. Il y déchiffre la « perdition » généreuse que détermine sa nature et qui lui prodigue à jamais d'exister périlleusement, non pas comme un reflet, non pas comme une ombre, bien plutôt comme la substance signifiante du feu. Le rayon qui accuse au printemps les nervures d'une jeune feuille répond à un foyer unique.

Jamais cependant le lieu divin ne se restaure dans son repos primordial. Jean Grosjean, qui a bien failli faire un évêque, n'a pas en vain renoncé ou répudié le néoplatonisme instinctif de l'Église triomphale. Le « vide » que le dieu projette dans les ténèbres se reforme de façon inlassable. Et le dieu derechef s'y répand à neuf à l'issue de ses imparfaites métamorphoses. La graine se détache de l'arbre dans une « déhiscence » sacrée. Pénétré comme le sont nos variables syntaxes de l'indistincte vocation qui oblige les êtres au « passage », le dieu ne devient « soi » que « hors de soi » :

Retiré de soi, il imagine ses antipodes où il puisse être le contraire de ce qu'il est.

Il est l'illustration, l'illumination aberrante de ce néant taciturne qui de lui s'écoule avec des sinuosités de fleuve, et qu'il entoure avec horreur de ses préférences de Vivant. Dédaigneux de la perfection facile que des philosophes en mal de mathématiques ou d'infini s'accordent à lui attribuer, il s'échappe en plaintes, fuit le silence de son essence intime, se délivre de son insatisfaite plénitude dans

une chute profonde qu'il est prêt à payer de l'agonie de son « fils ». Sur une misérable colline, face à une foule qu'effraie le déchaînement des météores, le fils de l'homme accomplit, en souffrant l'abandon, le destin de celui dont il est aimé et qui n'a su se garder solitaire. Il manifeste à tous, par un cri qui s'entend partout, que le Langage, astreint dans sa fin à un manque absolu, doit d'abord se consumer, ou « disparaître ». Qu'il n'est point de plus grande science (ou divine ou humaine) que celle qui est passée par le tamis ambigu du « terme », du « néant », de l'esprit.

Du moins est-ce là, dans les limites étroites d'une telle préface (notre ambition aura été de restituer à cet excellent mot quelque chose de sa teneur étymologique), ce que l'on peut à bon droit avancer après un prudent examen des seuls textes ici réunis. D'autres investigations s'imposeraient, que nous confions avec amitié aux scoliastes futurs. D'autant que le « frémissant génie » des nations et des âmes inspirera demain à Jean Grosjean des formulations fortes qui, sans les infirmer gravement, frapperont d'une caducité légère les propositions de lecture que nous avons émises. Puisque, « dès le principe », il y a « délai et distance », réservons en l'honneur du poète une étendue toute vierge.

Pierre Oster.
Pâques 1969.

